

se méfiant de son siècle, et ne croyant pas au repentir de tous les pénitents, n'en aimant pas moins son prochain, et bon viveur, chantant bien au lutrin, à table sachant boire et rire.

Or, à quelques jours de là, il y avait dîner chez un confrère, dîner sobre mais assaisonné de franchise et de gaîté, réminiscence du bon temps.

Sur la fin du dîner au moment où les fronts s'illuminent, où l'âme nage entre deux vins ; notre vieux curé, qui racontait comme un héros d'Homère, se mit à raconter son histoire et à dire comment il avait évincé certain dragon de l'espèce de ceux qui ne se font pas scrupule d'extirper des *carottes aux péquins*... Là dessus, le bon abbé Perrin, qui faisait partie des convives, se sent le rouge monter à l'oreille ; ainsi son voisin, le voisin de son voisin, et tous trois de s'écrier : « C'est notre homme ; cinq pieds neuf pouces, grosses moustaches, figure candide et modeste.... c'est notre dragon !

— Il faut nous plaindre à la justice, dit l'un.

— Il faut donner à M. le Procureur du roi le signalement de cet effronté coquin, dit l'autre.

— Nous le ferons arrêter, condamner.

— Oui, il faut une leçon sévère aux méchants et aux hypocrites qui prennent le masque de la religion.

— Bien dit, mes amis, reprit le bon abbé Perrin ; mais cela regarde M. le Procureur du roi et la gendarmerie royale. A chacun ses devoirs : le nôtre est de prier pour tout le monde et de pardonner. Il est écrit :

« *Mon royaume sera le partage de ceux qui souffrent, et non de ceux qui se vengent.* »

Et le petit cénacle applaudit et pardonna.